

PRIX DE L'ABONNEMENT

EDITION QUOTIDIENNE

Un an, 2 00
Six mois, 1 20
Trois mois, 0 75
Quatre semaines, 0 30

L'abonnement est strictement payable d'avance, et ne peut être résilié qu'au bout de six mois.

EDITION SUPPLEMENTAIRE

Un an, 2 00
Six mois, 1 20
Trois mois, 0 75
Quatre semaines, 0 30

Si l'abonnement n'est pas payé d'avance, le journal sera envoyé sans garantie.

L'ÉLECTEUR

JOURNAL DU MATIN

BELLEAU & Co, administrateurs. BUREAUX : 111, Cote Lamontagne, Basse-Ville, Québec.

ULRIC EARTH, rédacteur

QUEBEC, 9 AOUT 1888

FALACIEUX ESPoir

Singulière manie qu'ont nos adversaires de toujours voir dans les renseignements du malin d'être précédemment leur propre parti qui souffre davantage : la désunion.

Depuis quelques jours, toute la presse anti-nationale a organisé un véritable chahivari aux portes des nationaux, espérant ainsi épuiser l'opinion publique et faire croire à quelque cataclysme prochain dans lequel s'abîmeraient pélo-mêle le gouvernement actuel de la province et tous les rêves et les projets patriotiques que ce cabinet est en voie de faire passer dans la réalité. Tout cela paraît que quelques-uns des nôtres ont laissé imprudemment échapper un léger mouvement d'impatience.

Ces bizarres prophètes du malheur ne sont pas sérieux ni convaincus ; ils ne croient pas eux-mêmes à la centième partie des catastrophes dont ils déroulent le panorama aux yeux de leurs lecteurs. Non, ils espèrent seulement en imposer une fois de plus à la crédulité publique, ou créer ainsi un sentiment plus ou moins vague d'inquiétude et d'incertitude. Nous n'avons qu'un mot à leur dire pour calmer leurs ridicules transports : c'est que, s'il fallait crier à la débandade chaque fois qu'il arrive à quelqu'un de grogner dans les rangs, il y aurait déjà beau temps que leur propre parti se serait effondré, et le gouvernement d'Ontario, qui se soutient encore par la corruption contre le vœu presque unanime des provinces, serait à cent pieds sous terre.

La désunion ! En voilà des gens qui peuvent en parler ! Eux qui ne cessent de s'entre-déchirer à belles dents du premier janvier à la Saint-Sylvestre ! Eux dont les chefs sont sans cesse à coups de poing et de pied sur le nez de la multitude des ridicules périphrases de leurs mesquines jalousies ! En vérité, ils rappellent la parole évangélique de la paille et de la poutre.

Si nous prenons la peine de relever ces incartades de nos adversaires, ce n'est pas que nous sentions le besoin de rassurer aucun de nos amis dans le pays sur la solidité du grand parti d'alliance fondé au lendemain du 16 novembre 1885 sur les bases les plus honorables, qui aient jamais servi d'appui à un mouvement politique. Assurément, personne ne croit le gouvernement Mercier en danger au premier mouvement d'impatience que manifeste tel ou tel groupe de ses partisans. Au contraire, on devrait plutôt voir dans ces sortes de manifestations le signe d'un parti qui en trois années a assez grandi et prospéré pour avoir pleine conscience de sa force et se croit dorénavant capable de braver toutes les tempêtes.

Dans tous les cas, nous pouvons affirmer hautement une chose qui apparaît clairement à tous ceux qui ont suivi la marche des événements et des hommes politiques : c'est que jamais dans notre histoire il ne s'est encore vu de mouvement public dirigé avec autant de sagacité et de fermeté que celui dont on peut en ce moment admirer la magnifique évolution. Jamais on a vu autant d'esprit de discipline et de corps dans un parti fondé aussi spontanément, en aussi peu de temps, pour ainsi dire par la force des choses. D'un bout à l'autre de la province, l'immense majorité de la population s'honore du beau nom de national et ne demande qu'à marcher d'avant dans la voie que lui a tracée leur chef.

Nous pouvons ajouter qu'une chose de plus : c'est que jamais encore l'harmonie n'a été plus grande qu'à l'heure actuelle dans les rangs du parti national. Libéraux et conservateurs tiennent leurs rangs plus serrés que jamais. On en a la preuve tous les jours. S'il y a parfois de légères dissidences sur des questions d'importance secondaire, c'est ce qui arrive dans les organisations les plus parfaites, on ne saurait voir là dedans la moindre discorde sur les principes, sur la direction du parti, sur le but à atteindre. De part et d'autre, on constate de jour en jour une tendance de plus en plus marquée à adoucir les angles, à faire disparaître les moindres causes de discorde qui peuvent se présenter. Les principaux organes de l'uno et de l'autre nuance sont unanimes et travaillent de concert à concilier les opinions. Demander davantage serait vouloir la réalisation de l'impossible, mais impossible utopie de Bernardin de Saint-Pierre.

Et c'est dans un pareil moment que nos adversaires se complaisent à nous représenter comme autant d'Ajax et d'Achille prêts à se venir aux mains au premier propos et à rompre l'alliance la plus honorable et la plus loyale dont notre histoire politique ait encore donné le spectacle !

Allons donc ! s'il ne reste plus à nos antagonistes d'autre espoir d'arriver que sur les ruines fumantes du partinational, ils peuvent en faire leur deuil, car jamais ils ne réussiront, par leurs perfides incitations à l'anarchie, à rompre le pacte, sincère et inébranlable de part et d'autre, qui a été ratifié le 14 octobre, et ne cesse de l'être à chaque élection partielle. Par l'immense majorité du corps électoral.

ACTUALITES

Le major général Schofield a été mandé à Washington afin de prendre le commandement en chef de l'armée des Etats-Unis.

M. Levi P. Morton, ex-directeur du chemin de fer canadien du Pacifique, est le candidat républicain à la vice présidence des Etats-Unis.

Nous lisons dans l'Eclair :

" M. L. O. David n'a pas été remplacé comme avocat de la commission des barrières. MM. Trudel, Charbonneau et Lamothie n'ont été chargés d'aucune des commissions que dans un cas d'urgence, et alors que M. David absent ne pouvait y donner une attention immédiate.

On vient de proposer à M. Brattus Wiman de réviser l'île d'Etat, (Staten Island), à New-York par des câbles qui passeraient par l'île ou la statue de la Liberté et par celui du gouverneur. Ces câbles serviraient à établir un va et vient de paquebots dans lesquels on ferait faire la traversée de la baie aux passagers.

An pique-nique tory de Joliette, (c'est le compte rendu de la Mincure que nous avons sous les yeux), sir Hector Langevin s'est montré favorable au principe de la fédération impériale. Il a bien ajouté que pour le moment on n'avait pas suffisamment élaboré le projet pour le rendre absolument pratique, mais il ne désespère pas de le voir accompli bientôt au point d'être acceptable. Il termine en citant avec approbation, ces paroles significatives de lord Lansdowne :

" Prenons garde de presser cette proposition trop fortement et trop précipitamment, et par là même effrayer le sentiment public.

A cette même assemblée, on a adopté des résolutions constatant que l'hon. M. Mercier " veut détruire la constitution politique et civile du pays " c'est-à-dire sauvegarder les droits des provinces.

" Que le gouvernement national prêche l'insubordination et la révolte, c'est-à-dire qu'il s'objecte à ce qu'on profite d'une haute position officielle pour venir nous imposer la fédération impériale.

" Qu'il deshonore la province en voulant opérer la conversion de la dette, etc., etc.

La Mincure ne nous donne pas le nombre approximatif des personnes présentes, c'est une lacune regrettable. Elle affirme cependant que " le banquet dans la soirée a été admirablement réussi. "

Voula pour la version de la Mincure ; nous verrons bientôt ce qu'en disent nos amis.

L'empereur Guillaume séjournera pendant dix jours en Alsace-Lorraine. Il résidera au château de Strasbourg et visitera Metz ainsi que quelques autres des principales villes de la province.

Les membres démocrates du Sénat des Etats-Unis semblent résolus de faire adopter à tout prix le traité des pêcheries. Ils cherchent maintenant à effrayer leurs collègues républicains en déclarant que si le traité n'est pas adopté, M. Cleveland mettra en vigueur la loi des représailles contre le Canada.

Il est impossible de savoir si c'est là une simple œuvre politique ou l'expression des sentiments du président lui-même, mais la première hypothèse est la plus vraisemblable.

Neuf cents catholiques de langue anglaise sont partis d'Ottawa hier pour se rendre au sanctuaire de Ste Anne de Beauséjour.

Le bill dotant l'Angleterre d'institutions municipales représentatives a été adopté à la Chambre des Lords londonien.

Les autorités chinoises commencent à s'effrayer du mauvais accueil que l'on fait dans les colonies britanniques aux citoyens du céleste empire. Une proclamation impériale a été lancée, assurément, déclarant que l'exclusion des Chinois est une insulte à la nation, que l'armée chinoise comptant aujourd'hui 13,000,000 d'hommes sera bientôt en état de lutter contre les Anglais, et en joignant à tous les négociants chinois établis à l'étranger de liquider leurs affaires et de revenir en Chine.

L'hon. M. Shehyn, est de retour de Kamonaska, depuis lundi soir.

M. Charles Langelier et Mme Langelier sont de retour à Québec depuis hier matin, en compagnie de Mlle Mercier, fille de l'hon. M. Mercier. Ils sont descendus au St. Laurent, en attendant leur départ pour St. Laurent.

Sir James Grant est à Tadoussac.

M. MacLean, du World et M. McGonn, de Toronto, sont en cette ville.

Il est probable que son Excellence le gouverneur général demeurera à la citadelle jusqu'à la fin de la première semaine de septembre.

Leurs Excellences Lord et Lady Stanley ont lancé des invitations pour un dîner qui aura lieu à la citadelle ce soir.

" La presse tory ne respecte pas même les cendres encore chaudes du regret de juge Crotwell. Elle affirme qu'il a reconnu s'être trompé dans l'affaire Riel, qu'il a même justifié le gouvernement d'Ottawa, et qu'il s'était rallié à lui. C'est une fausseté et une indignité. M. Crotwell n'a jamais rien rétréci de son attitude, sur ce point comme sur aucun autre, et il a toujours figuré au premier rang parmi les députés nationaux d'Ottawa. Depuis le meurtre judiciaire de Riel, il a assisté aux réunions de ces derniers, mais jamais à aucun caucus des ministériels. Tant qu'il a vécu, les organes salariés se sont bien donné garde de le réclamer pour le gouvernement, car ils savaient ce qui les attendait. "

C'est à Moncton, N. B., que l'on voit la plus mauvaise cause dans le pays et Ottawa vient ensuite. L'analyse du gouvernement, après l'avoir soumis à l'analyse, a déclaré que l'eau à Ottawa était très mauvaise.

ENTRE NOUS

La population du Détroit à l'heure actuelle s'élève à 245,000 âmes.

Une compagnie vient d'être organisée avec un capital de \$20,000, pour la construction d'un aqueduc à Saint-Hyacinthe.

Le maire de Montréal, l'hon. M. Abbott, ne croit pas que c'est le devoir de la cité de prendre des actions contre les truck shops.

Sans être positivement mal, le roi d'Italie souffre d'attaques nerveuses qui le rendent de l'insécurité à ses médecins. C'est lui qui ont défendu l'usage de la cigarette.

A Volcano, l'une des îles Lipari, l'éruption volcanique continue. Il est difficile de secourir les habitants. Une immense propriété appartenant à une compagnie anglaise a été détruite.

Les expériences qui ont été faites pour connaître la puissance de perforation des obus, à la machine ont donné des résultats surprenants. Ces obus ont traversé des plaques d'acier de dix pouces et demi et les poutres d'un demi-pied sur lesquelles elles étaient fixées.

Les pompiers ont trouvé en tombant dans les ruines de l'Hotel Bowery street, à New-York, une indication générale contre les hommes du voisinage qui auraient pu porter secours aux pauvres victimes.

Le rapport du département d'immigration d'Ontario montre que pendant les six mois finissant le 30 juin dernier, 54,819 immigrants sont arrivés ou passés dans cette province, 15,036 venus, via le St. Laurent et 39,283 via les Etats-Unis. Sur ce nombre 40,435 sont allés aux Etats-Unis, 87 sont restés dans la province de Québec, 12,746 dans la province d'Ontario et 1,021 sont allés dans le Manitoba.

Je viens de respirer l'air de la campagne. Pendant une quinzaine de jours je me suis promené et j'ai causé sous les ombrages de Nicolet, parmi les grands pins qui font entendre sous la brise leurs voix mystérieuses et confuses comme le bruit des vagues sur le sable. Quelles journées charmantes, quelles calmes soirées, quelles bonnes causeries à la clarté douce des étoiles qui semblent élever vers elles les cœurs et faire moduler les voix sur un rythme plus apaisé !

O mon vieux Nicolet, bureau de mon enfance, je t'ai retrouvé, comme aux anciens jours, avec les beautés dont la nature t'a fait une cécité couronnée, et tous les vieux souvenirs qui ont fait battre mon cœur comme le son des voix du foyer accueillant le voyageur après une longue absence. Et j'ai redit avec émotion ces vers si vifs mais touchants qui sont revenus sur mes lèvres après avoir semé au fond de ma mémoire pendant plus de quarante ans :

O Nicolet, qu'en dis-tu, nature,
Avec transport toujours je te revêts ;
Sous les frimas comme sous la verdure,
Tu fais tout ce que la première fois.

J'ai revu la maison natale ; j'étais ton bien chagré pour escher les traces de l'âge et réparer les injures du temps ; mais j'ai reconnu l'endroit, et, sans hésiter, j'ai dit : c'est là !

J'ai revu le vieux collège, peu reconnaissable depuis qu'on l'a habillé de neuf ; la vieille église dont deux tourelles sont démolies et qui présente, à l'intérieur, l'aspect de ces foyers que la mort a dévastés, mais où l'ombre de ceux qui sont partis semble planer encore. L'église elle-même serait déjà disparue tout entière, mais ses vieux murs ont découragé le pied du démolisseur ; et si leur âge vénérable, si les souvenirs sacrés qui s'y fermentent n'ont pas pu les protéger contre cet esprit de nivellement qui règne de nos jours, du moins leur solidité a su les sauver ; et ils sont encore là, debout, fiers et comme indignés des assauts qu'on leur a fait subir, attendant qu'une main amie vienne réparer leurs brèches.

J'ai revu les grands pins qui ombraient le séminaire. Ils se compaïent autrefois par centaines ; ils ne sont plus que trente, semblant se regarder, tristes mais résignés, comme les derniers soldats d'un régiment qui ont vu tomber autour d'eux tous leurs camarades, mais qui gardent leur poste en attendant qu'un coup de mitraille les coule à leur tour sur le champ de bataille !

J'ai admiré le nouveau séminaire, si bien connu par tout le pays et qui a déjà formé un si grand nombre d'hommes distingués ; la nouvelle église élevée depuis quelques années au rang de cathédrale, et les institutions de charité qui font tant d'honneur aux sentiments chrétiens de la population.

Nicolet a été longtemps un poste militaire. Après la guerre de 1812, et surtout après les troubles de 1837, les autorités impériales avaient établi dans un grand nombre de villages des troupes prêtes au premier appel à prendre les armes pour réprimer les soulèvements qui pourraient se produire. Nicolet avait plusieurs compagnies de soldats anglais, canadiens dans les vieux collèges. Les officiers s'étaient fait construire le long de la rivière de fort jolies résidences, et menaient une joyeuse vie entre leurs heures de service, du reste, n'étaient ni bien longues ni bien laborieuses. Quelques-uns de ces officiers et même des soldats ont fait des alliances avec des familles canadiennes, et sont restés, sinon à Nicolet même, du moins dans la province.

Nicolet autrefois semblait être une place d'avenir. Les steamers qui font le service quotidien entre Québec et Montréal touchaient au port St. François, et le commerce du village en recevait un nouvel élan. Depuis cette époque l'ouverture du Grand Tronc et surtout la construction du chemin de fer d'Arthabaska à Trois-Rivières ont changé le cours des affaires, et le village a cessé d'augmenter aussi rapidement. Peut-être aussi l'épuisement des forêts de pin de son territoire d'alimentation, de son *boom* country, a-t-il été pour beaucoup dans ce recul de croissance. Mais je me jette ici dans des réflexions qui ne sont pas de mon ressort et je vais qui je me suis laissé entraîner un peu trop au courant de ma plume.

Je reprends ma vacance et ma liberté. C'est à Nicolet que M. Louis Fréchet a fixé sa résidence depuis plusieurs années. Et c'est lui qui nous a reçus, mon ami Lusignan et moi, précisément dans l'une de ces maisons de campagne bâties par les officiers du poste, et qui ressemblent à de petits châteaux. Ah ! nous avons revivifié de ces souvenirs troublés, nous en avons échangé de ces idées, de ces pensées qui, en même temps, nous resserrent les liens de l'amitié, nous rendent meilleurs et donnent à l'esprit une force nouvelle.

Tantôt nous remontons les temps plus reculés, jusqu'aux jours de l'enfance, pour refaire, en descendant, ce chemin que nous avons parcouru, souvenir la main dans la main, quelquefois séparés par la distance, mais toujours unis par une commune aspiration. Tantôt nous nous reposons dans le présent, faisant passer devant nos yeux tous les compagnons de route, ceux qui sont tombés comme ceux qui sont encore debout ; et ce défilé formé de clartés souriantes et de profondes rêveries. Puis nous portons un regard vers l'avenir, et nous songeons combien cet avenir est déjà proche pour nous, comme nous n'avions plus que quelques années pour l'atteindre ; et nous nous demandons si nous étions bien prêts, bien pourvus, pour entrer dans cette période qui est l'apogée de la tâche accomplie, la récompense du travail fait. Car l'avenir, quand on est jeune, est une chose vague, incertaine, brumeuse, comme ces montagnes que l'on aperçoit dans le lointain et dont les cimes bleues se détachent à peine sur l'azur du ciel. Mais, dans un âge plus avancé, on voit les choses autrement, on s'est rapproché, la montagne est là, devant vos yeux ; vous y touchez presque et c'est le terme du voyage ; c'est là qu'il vous faut vous arrêter et rendre compte de ce que vous avez fait en route. Et nous trouvons que ce que nous avions fait était encore bien petit, et qu'il fallait nous hâter, ne pas perdre un instant si nous voulions, en arrivant au terme, avoir à offrir non pas seulement quelques glanures, mais une moisson complète. Et nous puisons dans ces réflexions un ardeur nouvelle, un véritable ferme propos de reprendre le travail avec plus de courage que jamais.

Et nous nous disions :

— Si nous pouvions réunir nos efforts, si au lieu de travailler éparpillés les uns des autres, nous pouvions nous tenir ensemble et accomplir une tâche commune, quelle différence dans le résultat ! Que de travaux d'histoire, de linguistique, de science générale, d'histoire et peut-être impossibles pour l'un d'entre nous, seraient faciles à trois volontés réunies !

Nous ne savons pas que la Providence peut nous réserver, mais il est tard, bien tard. Dans ce pays où la question du pain quotidien passe avant la littérature, ceux qui écrivent ne peuvent consacrer que des heures bien courtes à leurs chères études ; et quand plus tard, l'heure vient un peu plus de loisirs ; quand on leur dit : " Maintenant que vous avez le temps, travaillez ! " ils sont déjà fatigués, usés, presque rendus à bout. Ils n'ont plus, ce n'est que la jeunesse qui seul se rit des obstacles et les franchit d'un bond ; ils n'ont plus ces illusions bienfaisantes qui aplanissent les rugosités de la vie et permettent à l'esprit de s'élever plus haut en sentant sous ses pieds ce qui le retient en bas.

Et pourtant, en causant ensemble, nous sentions ces élan revenir, nous voyions ces illusions dorées renaître et créer comme un horizon lumineux autour de nous.

Dieu fasse que cet horizon conserve longtemps encore ses belles teintes d'aurore qui ne sont peut-être après tout que les teintes du couchant.

Pendant mon absence, je n'ai pas lu les journaux. A mon retour, j'en trouve toute une collection et je vois que la question Victor Hugo est plus que jamais à l'ordre du jour. Je n'ai pas le temps de prendre connaissance de tout ce qui est écrit, mais il me suffit d'un coup d'œil pour voir que je ne saurais plus longtemps rester en dehors d'un débat qui me paraît maintenant appartenir à tout le monde. Je vais donc examiner ce qu'on a dit, et je verrai alors ce qu'il faut répondre, non pas à certains mauvais plaisants qui réellement ne méritent que le silence et la patience ; mais à ceux qui sont sérieux et dignes.

En attendant je tiens à être bien compris, car on s'est mépris, l'autre jour, sur le véritable sens de mes paroles. J'ai lu et relu bien des fois toutes les œuvres de M. Victor Hugo, moins les derniers volumes *Tout va bien*, qui viennent de paraître et que je n'ai pas parcourus. J'ai lu et relu aussi Corneille et Racine. Ce sont deux grands poètes qui ont un mérite énorme surtout à cause de l'époque où ils ont vécu. Mais quand on a lu Victor Hugo, je ne comprends pas qu'on puisse songer à lui disputer une supériorité tellement évidente qu'elle s'impose d'elle-même. Et si Corneille et Racine pouvaient revenir un instant de l'autre côté du rideau, je suis certain qu'ils seraient les premiers à incliner leur incontestable talent devant ce rayonnant génie.

Voilà, clairement énoncé, ce que je pense sincèrement.

Avant de terminer je dois dire que ce que j'ai lu de *Tout va bien* me confirme dans l'idée que je m'étais faite de M. Jules Lemaitre comme critique d'œuvres poétiques. Oh ! il est mal par quelque sentiment hostile, ou bien il n'a pas compris. Car, réellement il est impossible d'être plus injuste qu'il ne l'a été. Injustice volontaire ou bien involontaire, mais injustice flagrante, dans tous les cas, il n'y a pas à s'y tromper.

NAPOLÉON LEGENDRE.

DERNIERES DEPECES

Les grèves en France

Paris, 8 août. — Une dépêche de Lyon, chef-lieu du département de l'Ain, annonce que les ouvriers français employés au tunnel de Braye s'étaient mis en grève parce que l'entrepreneur des travaux avait refusé de renvoyer un Italien. Après réflexion l'entrepreneur consentait au renvoi de cet homme. Les camarades de l'Italien, au nombre de soixante-dix, attaquent alors les Français à coups de revolver. Pendant la rixe qui s'est engagée, aussitôt un Italien a été tué et quatre autres ont reçu des blessures. Quatre Français ont saigné la cantine des Italiens.

Paris, 8 août. — De nouveaux conflits ont eu lieu à Paris entre les grévistes et la police. Beaucoup de perturbateurs que la police avait arrêtés ont été relâchés par leurs amis des mains des agents.

Paris, 8 août. — A Amiens, pendant qu'une bande de grévistes parcourait les rues de la ville, une rixe s'est produite avec la police. Plusieurs personnes ont été arrêtées.

Ce soir les grévistes ont attaqué la filature Coquel. Ils ont jeté dans la rue de gros ballots de volants et d'autres tissus pour barrer la route aux gendarmes à cheval. En quelques minutes, les émeutiers ont saigné la filature. Ils ont ensuite mis le feu au bâtiment et empêché les pompiers d'approcher et d'organiser les secours pour combattre les flammes.

La foule a continué dans la rue son œuvre de destruction en brisant les bancs et les réverbères. Un escadron de cavalerie est enfin arrivé. Les émeutiers l'ont accueilli à coups de pierre. Le commandant a fait charger ses hommes le sabre au poing et les émeutiers ont été dispersés.

Les pompiers sont parvenus ensuite à éteindre rapidement le feu. Beaucoup de chevaux de l'escalier ont été blessés. Les environs de la filature Coquel sont occupés maintenant par la troupe.

Une manifestation socialiste en perspective

Paris, 8 août. — L'entrevue d'un citoyen Eudes, l'ex-général de la Commune qui est mort hier d'une attaque d'apoplexie alors qu'il prononçait un discours dans une réunion de grévistes, aura lieu demain. Tous les ouvriers en grève et les socialistes anarchistes et socialistes, accompagneront le cercueil jusqu'au cimetière où des discours seront prononcés.

Comme tous les mécontents de Paris prendront part à cette démonstration, on craint qu'il ne se produise du désordre.

On pense que les terrassiers assisteront en masse à l'enterrement et que leur nombre atteindra douze mille.

Les autorités civiles et militaires ont pris des mesures de précaution. Le général Sausse, gouverneur militaire de Paris, a donné des instructions spéciales aux officiers commandant les troupes de la garnison dans les quartiers où des conflits peuvent se produire.

Le général Boulanger

Paris, 8 août. — Le général Boulanger se rend dans les départements de la Charente inférieure et de la Somme pour commencer sa campagne électorale en vue des élections qui doivent avoir lieu le 19 août prochain. Son comité est plein d'espoir, mais la presse ne croit pas à sa réussite.

S'il est battu, le général se retirera à la côte de Bretagne dans une île qui est la propriété du comte Dillon. C'est de là qu'il préparera sa campagne pour les élections générales.

La question bulgare

Constantinople, 8 août. — L'ambassadeur de Turquie à Berlin a informé la Porte que l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie vont ouvrir des négociations pour le règlement de la question bulgare et que la prochaine entrevue de M. de Bismarck, ministre des affaires étrangères de Russie avec le prince de Bismarck, provoquera la réunion à Berlin d'un congrès dont les délibérations ne porteront que sur le différend bulgare.

L'occupation de Massouah

Rome, 8 août. — On annonce officiellement que l'Allemagne approuve l'occupation de Massouah par l'Italie.

La Russie et l'Autriche

Londres, 8 août. — On annonce qu'un baquet qui a eu lieu à Kiel le général Ignatieff s'est exprimé ainsi : " Nous avançons vers l'ouest malgré l'Autriche dont nous ne tenons, du reste, aucun compte. "

A la chambre des communes

Londres, 8 août. — Sir James Fergusson, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, a déclaré ce soir à la chambre des communes que M. West, ministre des Etats-Unis à Washington, avait été chargé d'inviter le gouvernement des Etats-Unis d'ajourner la vente, à Port Townsend, de quatre goélettes anglaises jusqu'à ce que l'enquête sur la légalité de leur saisie soit terminée.

INCENDIE DESASTREUX

Une famille entière perit dans les flammes

New-York, 8 août. — Ce matin, un peu avant quatre heures le feu s'est déclaré dans une maison située, Avenue A, et la famille de M. Gustave Berg, qui habitait au quatrième étage a péri dans les flammes.

Gustave Berg âgé de 49 ans, et sa femme âgée de 36 ans, sa belle mère et une petite fille âgée de 12 ans. Les autres occupants de la bâtisse ont pu sauver leur vie mais ont perdu tout ce qu'ils possédaient.

Une relique brisée

Montréal, 8 août. — Le mauvais infortuné d'une femme vient de faire perdre à la chapelle du Notre-Dame de Pitié, l'un de ses plus précieux souvenirs.

Vers une heure et demie hier après-midi, une femme s'est introduite dans l'enceinte sacrée et a fait apparemment autant de démonstrations religieuses que pouvait lui suggérer son hypocrisie.

Elle s'est ensuite glissée vers l'autel latéral de gauche et, après avoir promené la vue dans la nef, les jubés et le sanctuaire, pour s'assurer qu'elle était bien seule, elle s'est emparée d'un superbe bouquet en cire sous une glace et d'un lampion qui brûlait auprès d'une image de la Sainte Face.

Ce globe avait un pied et demi de haut et les globes avaient été travaillés avec un talent artistique. Il était évalué à une quinzaine de piastres, mais sa valeur intrinsèque était inappréciable aux yeux des révérends Dames de la Congrégation. C'était un souvenir de M. l'abbé Martineau.

A la dernière fête du vénéral prêtre, les Révérends Sœurs lui avaient offert ce globe en cadeau. Immédiatement, M. Martineau le leur avait confié, en les priant de le déposer dans la chapelle du Notre-Dame de Pitié et ajoutait : " Mettez-le devant la Sainte Face et conservez-le toujours. " Aussi, ce cadeau était conservé comme une relique.

La misérable femme sortit les objets volés dans ses deux mains. Elle s'aperçut bientôt qu'elle était poursuivie par Mlle Marquis, gardienne de la chapelle, enleva le globe et le lança sur les pierres de la cour ; elle conserva les fleurs et le lampion et s'enfuya à toutes jambes, lorsque M. Eugène Lottinville, pressé au monde, entendit les cris de la gardienne et lui envoya le lampion et les fleurs en cire, qu'il ramena à Mlle Marquis.

La volée continua sa route sur la rue Notre-Dame.

Le jeune pressier courut avertir le concubine Damiens, qui arrêta l'incendiaire sur la Place Jacques-Cartier.

La prisonnière était un peu échauffée par la boisson, mais avait toute sa connaissance.

Elle refusa de donner son nom et le lieu de sa résidence. Mais les détectives la connaissent comme volée, sous le nom de Mary Ann O'Laughlin, servante, âgée de 31 ans.

C'est la deuxième fois qu'un vol semblable est commis dans la même chapelle depuis une semaine.

Mort d'un député provincial d'Ontario

Colborne, 8 août. — M. Richard Clark, député de Northumberland-Est à l'Assemblée législative d'Ontario, est mort en cette ville hier, à l'âge de 52 ans.

Il avait été élu pour la législature de 1887 en février dernier contre le Dr Whitely, son adversaire, qui était alors le mandataire de Northumberland-Est.

Avant son élection, il était magistrat de police.

NOUVELLES DE MONTREAL

M. L. O. David explique sa démission

Une nuée de candidats dans Montréal-Est

Le fiasco tory de Joliette

Faillite importante

(Service spécial de l'Électeur)

Montréal, 8 août. — Dans une lettre adressée à la Patrie, édition de ce midi, M. L. O. David explique comment et pourquoi il a donné sa démission comme avocat de la commission des chemins à barrières. Cet incident créé un certain émoi dans les cercles politiques.

— Il y a déjà une nuée de candidats à Montréal-Est. On prétend que le candidat de M. Chapleau est M. Angé, O.R.L. défenseur du Dr Lavallée. M. Angé, est l'ami de M. Chapleau et a toujours appartenu à la faction qui appuie " tout le secrétaire d'Etat. " D'autre part, on prétend que le gros de l'armée conservatrice se prononcera plutôt pour l'hon. M. Lacombe, qui serait fait ministre. Personne n'ignore qu'il y a une bataille entre MM. Chapleau et Lacombe, c'est connu parmi les membres du barreau. M. l'échevin Jean n'ose se remuer lui aussi pour essayer de se faire accepter. Il ne se gêne pas de dire que bien des libéraux voteront pour lui, qu'il a toujours été indépendant des partis, et qu'une fois élu il rendrait justice aux rouges comme aux blancs. Evidemment, M. Jeanotte veut rire et ne sera même pas pris au sérieux par ses amis. On mentionne, entre autres noms, ceux des échevins Laurent, Rolland et celui de l'échevin Allard ; il est aussi question d'un candidat ouvrier, le nom de M. A. Lépine figure sur la liste. Une assemblée des ouvriers a lieu ce soir pour prendre en considération cette dernière candidature.

— La maison Grant et McConkey, épiciers de la rue Ste Catherine-Ouest, ont déposé leur bilan ce matin à la demande de MM. Lachy et Cie, créanciers pour un montant de \$4,800. Le pas d'Id de la maison Grant et Cie est de \$18,000.

— M. Owen Jones est de retour de Dalhousie, où en compagnie de M. Sanford Fleming, il a eu une entrevue très satisfaisante avec sir John Macdonald au sujet du câble transpacifique entre Vancouver et l'Australie.

— La rumeur circule encore que le juge Wurtzel prendra ses quartiers à Montréal avant longtemps et que l'hon. L. O. Taillon sera nommé juge pour le district d'Ymerville.

— Le cadavre du jeune Stirling n'a pas été respecté. On craint qu'il n'ait été entraîné très loin par le courant.

— Le pique-nique de Joliette n'a pas été un succès. Des discordes ne disant rien de nouveau, n'ont peut-être servi qu'à effrayer le parti national. Le Dr Lavallée a parlé au pique-nique, ce qui a profondément dégoûté les étrangers présents. On ne pouvait croire à une telle audace.

